

## Maurice Blanchot et l'écriture fragmentaire :

### " le temps de l'absence de temps "

In memoriam Emmanuel Lévinas et Louis-René des Forêts

Dans *Les Confessions*, Saint Augustin articulait déjà la question posée par le temps à celle du langage : " Qu'est-ce en effet que le temps ? Qui serait capable de l'expliquer et de le définir brièvement ? Qui peut le concevoir, même en pensée assez nettement pour exprimer par des mots l'idée qu'il s'en fait ? Est-il cependant notion plus familière et plus connue dont nous usions en parlant ? [...] Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais ; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, alors je ne le sais plus. " (*Les Confessions*, livre XI, chapitre 14). Au cœur de notre existence, au commencement de toute expérience, le temps se manifeste et se dérobe à nous, quelque chose se passe en nous, en dehors du nous, qui échappe au dire.

Dans *L'Espace littéraire*, Blanchot écrivait " Écrire, c'est se livrer à la fascination de l'absence de temps. " Si d'un côté, les récits — en particulier *Au moment voulu*, *Le Dernier homme* et *L'Attente L'Oubli* — révolutionnent notre perception de la temporalité narrative et remettent en cause le principe même de tout événement, d'un autre côté, l'écriture fragmentaire pense, mais aussi met en scène cette épreuve du Temps comme " absence de temps ". Cette " absence de temps " n'est pas réservée à la seule écriture fictionnelle, en effet, les œuvres fragmentaires de Blanchot nous conduisent à penser le Temps autrement, et par là, bouleverse notre rapport au monde.

Ma lecture sera essentiellement diachronique, il s'agit de voir de quelle manière se forge chez Blanchot la nécessité de recourir à l'écriture fragmentaire pour analyser ensuite les différentes modalités temporelles qui s'y expriment.

A l'origine de l'écriture fragmentaire, le mouvement de l'Histoire qui prend corps dans quatre événements successifs.

En 1958 Blanchot<sup>1</sup> est à Paris après un long séjour à Èze (Côte d'Azur), il se lie d'amitié avec Dionys Mascolo, Robert Antelme, Louis-René des Forêts et Marguerite Duras. La France est en pleine guerre d'Algérie, le 13 mai, le putsch des généraux d'Alger échoue et De Gaulle revient au pouvoir : " porté, selon les mots de Blanchot, cette fois, non par la Résistance, mais par les mercenaires "<sup>2</sup>. On pourrait observer que les mots et le ton employés pour Blanchot sont à peu de chose près les mêmes que ceux qu'il utilisait pour s'attaquer à Blum avant-guerre ; le temps politique comme le temps littéraire est un éternel retour.

La même année il publie une douzaine d'articles dont la grande majorité sera reprise dans *L'Amitié*, dans *L'Entretien Infini*. Parmi ces publications, aucune n'évoque l'écriture fragmentaire, pas même l'article sur Nietzsche " Nietzsche aujourd'hui ". Pourtant, l'écriture fragmentaire est déjà à l'œuvre non pas encore comme parole critique, mais comme écriture fictionnelle. En effet, en 1958, Blanchot publie de très larges extraits<sup>3</sup> de ce qui deviendra quatre ans plus tard, *L'Attente l'Oubli*, dont l'asyndète du titre annonce déjà la fragmentation ou en tout cas, le partage, voire la coupure. A première vue donc, l'écriture fragmentaire mise en scène par Blanchot pour ce qui sera son dernier grand texte narratif— si l'on excepte *L'instant de ma mort*—, n'a pas de retentissement direct, visible sur son écriture critique qu'elle soit littéraire ou politique, il faudra attendre *Le Pas au-delà* pour que les deux modalités scripturaires s'enchevêtrent.

La décision de s'engager dans l'écriture fragmentaire va de pair avec un souci, qui est de renouer dans la décennie 58-68 avec une " activité " politique et mondaine, activité qu'il avait abandonnée depuis la guerre. Ce n'est pas l'engagement en tant que tel qui conduit Blanchot vers le fragmentaire mais le mode d'expression de cet engagement ; d'une part l'écriture collective de ce que l'on nommera le " Manifeste des 121 " et d'autre part l'écriture d'une revue consécutive au Manifeste. Cet appel à l'insoumission, revendiquée,

---

<sup>1</sup> Pour tous les aspects biographiques on lira avec profit le livre de Christophe Bident, *Maurice Blanchot, Partenaire invisible*, édition Champ Wallon, 1998.

<sup>2</sup> Note de l'article " Le Refus " publié dans la Revue Le 14 juillet, repris en volume dans *L'Amitié* (pp. 130-131), Gallimard, 1971.

<sup>3</sup> Pour *L'Attente l'oubli*, de larges extraits appartenant à des sections différentes de l'œuvre seront publiés dans *Boetteghe Oscure* (revue trilingue anglais / français / italien, à laquelle participèrent notamment Blanchot, Char, Des Forêts) sous le titre : " L'attente ", n° 22, août 1958. Dans cette revue Blanchot avait déjà publié des extraits de *Le dernier homme* : " Le calme " n° 16, sept. 1956 et " Comme un jour de neige ", sept. 1957.

assumée jusqu'à l'inculpation de ses signataires, provoque un immense remous intellectuel. Sartre avait déclaré à Blanchot que l'engagement du " Manifeste des 121 " n'aurait de sens que s'il était poursuivi par une revue faisant écho au nouveau climat intellectuel. Pour Blanchot, il signifie qu'il faut maintenant écrire autrement ; il y a eu une brisure, une interruption de l'Histoire qui implique un changement radical du mode d'expression de l'intellectuel, ce bouleversement doit s'incarner dans une écriture collective, il défend son point de vue ainsi : " A un tel moment extrême du temps, songer à faire une nouvelle revue, seulement plus intéressante ou meilleure que les autres, paraîtrait une dérision. Il faut donc bien qu'un tel projet soit sans cesse rassemblé sur sa propre gravité qui est **d'essayer de répondre à cette énigme grave que représente le passage d'un temps à un autre.** " <sup>4</sup> (p.180, c'est moi qui souligne). Si Sartre proposait de repenser Les Temps Modernes et Nadeau de modifier Les Lettres Nouvelles, aucune des deux idées ne satisferont Blanchot qui en appelle à la création d'une nouvelle revue, qui plus est, internationale. Ce projet va l'occuper près de quatre ans (1961-1964), il s'y donnera sans compter avec l'aide de Dionys Mascolo, tous les deux seront soutenus par Des Forêts et Barthes, hélas Sartre n'adhéra jamais au projet, ce qui constitue sans doute une des raisons de l'échec de la revue.

Ce projet de la Revue Internationale mérite que l'on s'y arrête quelques instants, en effet pour la première et la dernière fois, Blanchot y exprime la nécessité idéologique de recourir à l'écriture fragmentaire :

" On peut dire en simplifiant qu'il y a quatre sortes de fragments : 1) Le fragment qui n'est qu'un moment dialectique d'un plus vaste ensemble. — 2) La forme aphoristique, concentrée, obscurément violente, qui à titre de fragment est déjà complète. L'aphorisme, c'est étymologiquement l'horizon, un horizon qui borne et qui n'ouvre pas. — 3) Le fragment lié à la mobilité de la recherche, à la pensée voyageuse qui s'accomplit par affirmations séparées et exigeant la séparation (Nietzsche). — 4) Enfin une littérature de fragment qui se situe hors du tout, soit parce qu'elle suppose que le tout est déjà réalisé (toute littérature est une littérature de fin des temps), soit parce qu'à côté des formes de langage où se construit et se parle le tout, parole du savoir, du travail et du salut, elle pressent une toute autre parole libérant la pensée d'être seulement pensée en vue de l'unité, autrement dit

---

<sup>4</sup> Le dossier de la Revue Internationale (textes préparatoires, correspondances) peut être consulté dans la *Revue Lignes* n° 11, consacré à Maurice Blanchot, édition Librairie Séguier, septembre 1990.

exigeant une discontinuité essentielle. En ce sens, toute littérature est le fragment, qu'elle soit brève ou infinie, à condition qu'elle dégage un espace de langage où chaque moment aurait pour sens et pour fonction de rendre indéterminés tous les autres ou bien (c'est l'autre face) où est en jeu quelque affirmation irréductible à tout processus unificateur." et Blanchot d'ajouter entre parenthèses : (Naturellement, cette question du " fragment " peut-être considérée d'une autre façon, mais je crois qu'elle est essentielle, particulièrement pour ce projet. C'est toujours la question de la revue comme forme, comme recherche de sa propre forme.)" (" Memorandum sur le cours des choses ", Lignes n°11, pp. 187-188).

C'est cette quatrième définition qui importe pour Blanchot et qui doit être selon lui la règle d'écriture de la future revue. Au-delà de l'invention d'une nouvelle forme jusque-là collectivement inédite, Blanchot recherche dans le fragment une écriture qui questionne le monde et l'écriture elle-même, une écriture qui suspend son geste, ouvrant ainsi au dialogue, à la parole plurielle, une écriture dans laquelle " tout est possible ".

On sait que cette revue n'aboutira jamais, non seulement parce que certains des membres du groupe refusaient la forme fragmentaire, mais parce que cette fragmentation allait s'incarner tragiquement pour les écrivains allemands qui devaient participer à la Revue Internationale, par le mur de Berlin, faisant de l'Allemagne, le signe même d'un monde, d'un espace politique qui allait vivre une déchirure pendant près de cinquante ans. Jamais, l'écriture fragmentaire ne fût aussi tragiquement d'actualité. Dans un article publié sous le titre " Le Mur de Berlin ", le parallélisme entre l'écriture fragmentaire et la coupure allemande est affirmée par Blanchot en ces termes : " [...] le choix délibéré du fragment n'est pas un retrait sceptique, le renoncement fatigué à une saisie complète (il pourrait l'être), mais une méthode patiente-impatiente, mobile-immobile de recherche, et aussi l'affirmation que le sens, l'intégralité du sens ne saurait être immédiatement en nous et en ce que nous écrivons, mais qu'elle est encore à venir et que, questionnant le sens, nous ne le saisissons que comme devenir et avenir de question ; 4. cela signifie, enfin, qu'il faut se répéter. **Toute parole de fragment, toute réflexion fragmentaire exigent cela : une réitération et une pluralité infinies** ". (Revue Lignes 03, octobre 200, p. 132, c'est moi qui souligne). L'écriture fragmentaire est donc pour Blanchot l'ère du soupçon, depuis la

guerre et la découverte de la Shoah, le monde n'en finit pas de vaciller, le temps des affirmations, des certitudes est révolu.

Mais à cette écriture collective tentée au début des années soixante, s'ajoute comme son mouvement contraire : l'écriture sans signature. Cette écriture anonyme s'exposera de manière décisive au moment de mai 68 et notamment dans la revue Comité (octobre 1968), " Bulletin publié par le Comité d'étudiants-écrivains au service du Mouvement ", tous ces textes et slogans sont publiés anonymement, pas même un pseudonyme y figure, seules les citations y sont référencées explicitement. On y trouve des textes qui sont majoritairement rédigés soit par Dionys Mascolo, soit par Maurice Blanchot. A ce sujet, il est très frappant de voir à quel point de nombreux textes anonymes de la revue Comité attribuables à Blanchot sont des textes fragmentaires. On retrouvera des bribes de ces textes dans *L'Amitié*, notamment " Lire Marx ", repris sous le titre " Les trois paroles de Marx ". Mais aussi, plus significatifs, les fragments intitulés " Tracts Affiches Bulletin ", annonce ce que Blanchot désignera dans *L'Entretien Infini*, sous l'expression : " L'absence de livre ", tout concourt écrit-il, à " l'absence de livre ". Les événements de Mai se prêtaient d'évidence à la parole fragmentaire ; brièveté, condensation des messages, sens de la formule, liberté discursive, invention.

Le temps de l'écriture fragmentaire est donc d'abord celui de la parole anonyme, de la rumeur et du bruissement, parole de tous, pour tous, uni dans ce que Blanchot nommera plus tard " La communauté inavouable ", autrement dit, la communauté de ceux qui n'ont rien à partager si ce n'est la proximité du prochain mourant.

Ce parcours politique que je viens d'esquisser brièvement par quelques dates 1958, 1961-1964 et 1968, nous a conduits à l'origine de l'écriture fragmentaire de Blanchot. Je n'oublie pas, je l'ai déjà dit, qu'à la même époque il a aussi publié des récits où l'écriture fragmentaire est omniprésente. Ce que je voulais succinctement effleurer ici c'était que l'écriture fragmentaire est chez Blanchot comme me semble-t-il chez Barthes mais avec des différences notoires (chez Barthes il s'agit davantage d'une stratégie de fuite, du désir de ne pas se laisser enfermer dans un type de discours, d'échapper à une image érigée en statue), la résultante d'un choix idéologique. L'écriture fragmentaire s'impose, elle est une nécessité, comme telle elle inscrit une rupture qui n'est pas seulement esthétique mais qui

correspond à un Temps autre, auquel on associera aux événements déjà évoqués des noms propres de Lévinas, Derrida, Foucault, Deleuze, Des Forêts, Mascolo mais aussi les signifiants " juif ", " Shoah ", " communauté ", " neutre ", " désastre ". Poétique du fragmentaire nous allons le voir mais aussi Politique du fragmentaire.

Parallèlement à ce nouvel engagement politique, à ce nouvel engagement dans le temps mondain, Blanchot poursuit la publication de plusieurs récits dans différentes revues, pas seulement pour *L'Attente, l'oubli* dont j'ai déjà parlé. Dans les années cinquante, Blanchot publie des fragments de trois récits dans la revue *Botteghe Oscure*, *Celui qui ne m'accompagnait pas* (1953), *Le Dernier homme* (1957) et surtout une véritable œuvre fragmentaire, *L'Attente l'oubli*. Je parle volontairement de publication de fragments et non d'extraits. En effet, si l'on s'attarde sur la forme de parution qui accompagne *Le Dernier homme*, on peut observer qu'il a été publié sous la forme de trois textes, " Le calme "<sup>5</sup> (pp106-121 du *Dernier homme*), " Comme un jour de neige "<sup>6</sup> (DH, pp. 125-127, 134-147), " Le dernier homme "<sup>7</sup> (DH, pp. 1-23) et enfin " L'hiver "<sup>8</sup> (DH, pp. 26-28, 44-46, 47-56, 58-61).

Triple raison de parler de publication fragmentaire : la première parce que les fragments sont publiés dans trois revues différentes, ce qui introduit une discontinuité évidente dans la lecture, il ne s'agit pas d'une publication suivie, " feuilletonesque ", d'autant plus, et ce sera la seconde raison, que les fragments publiés sont interrompus dans leur continuité, et enfin, troisième raison, la publication ne suit pas non plus la chronologie du récit, la lecture linéaire en est bouleversée, interrompue. Le lecteur en lisant peu à peu les fragments n'est donc sans doute pas en mesure de construire, de reconstruire ce qui deviendra quelques mois plus tard, un récit, *Le Dernier homme*. Il n'en va pas exactement de même pour *L'Attente l'oubli*, dont de nombreux fragments sont parus en revue, sous le titre " L'attente "<sup>9</sup>, mais en une seule livraison.

---

<sup>5</sup> *Botteghe oscure*, n° 16, septembre 1955

<sup>6</sup> *Botteghe oscure*, n° 18, automne 1956

<sup>7</sup> *Nouvelle Nouvelle Revue Française*, n° 46, octobre 1956

<sup>8</sup> *Monde nouveau*, janvier 1957

<sup>9</sup> *Botteghe oscure*, n° 22, [août] 1958

Que nous disent ces différentes formes de publications à propos de la représentation du temps dans l'écriture fragmentaire ? Brouillant le cours des choses, la continuité narrative convie le lecteur à envisager le temps du fragmentaire comme un temps non linéaire. Fragmenté, *Le Dernier homme* n'est pas encore un récit, il se donne à lire comme des moments indépendants les uns des autres, thématiques par un titre. On pourrait observer, à titre d'exemple, que les fragments intitulés " Le calme ", publiés en premier constituent paradoxalement, à peu de choses de près les dernières pages du *Dernier homme*. Ce qui les unit sous ce titre, c'est la répétition infinie du mot " calme ", qui apparaît près d'une trentaine de fois en quinze pages. Ces pages détachées du récit peuvent se lire indépendamment du reste du récit, comme un long monologue introspectif dans lequel une voix parle, écoute le Dehors. Ce long passage, par ailleurs le seul du *Dernier homme* qui comporte un fragment détaché à l'intérieur même du récit, comme s'il y avait une mise en abyme de l'écriture fragmentaire, intègre aussi pour la première fois dans l'écriture narrative des passages en italiques, dont un qui retiendra particulièrement notre attention parce qu'il concerne la conception du temps :

" Pourquoi ce qui a été dit, l'éternel, cesserait-il d'être dit ? — " Mais rien n'a changé. C'est seulement qu'il te faut aussi connaître l'éternité au passé. Tu dois t'élever assez haut pour pouvoir dire : Cela était. Telle est la mission qui t'est maintenant réservée. "

Je ne crois pas à cette parole, mais je n'ai pas non plus le pouvoir de lui échapper. C'est comme si je devais l'entendre, elle aussi, au passé, et je sens que ne pas la croire, c'est tomber plus vite qu'elle sur la pente qu'elle a déjà creusée. " (DH, p. 118)

L'univers des récits blanchotiens est une radicale remise en cause du temps, de la temporalité comme " cours des choses ". Les événements sont incertains. Qu'est-ce qui advient ? n'advient pas ? Le temps des récits de Blanchot invite le lecteur à un temps autre, non plus celui de la fiction, des événements rencontrés par le personnage, mais le temps de la narration. Comme si le personnage principal de ses récits était le temps de l'écriture lui-même, non pas un temps perdu, mais un temps en train de s'éprouver. Le récit a pour histoire l'acte de narrer. Le temps blanchotien ne se donne pas, il s'éprouve. Une fois entré dans ce monde inquiétant, parfois vertigineux, le lecteur, — comme l'écrivait le narrateur dans la dernière des pages amputées de la fin de *L'Arrêt de mort*, — "serait ma proie ", il est pris dans un temps qui devient un étau. Un étau pour les personnages qui se trouvent

pris au piège dans un temps qui leur échappe, un étau pour le lecteur, complètement désorienté par ce temps de " l'absence de temps ". Le temps blanchotien est bien le temps de l'inouï, de l'impensable. Temps de l'obscur qui ne promet aucune lumière, aucun dévoilement, bien au contraire, il nous entraîne dans une nuit de plus en plus épaisse.

Le temps des événements (si minimes soient-ils) qui affectent les personnages dans leurs actes c'est-à-dire généralement dans leurs paroles impossibles — je pense à *L'Attente l'oubli* —, est le temps de la répétition, et paradoxalement le temps de la différence. La répétition est réitération et donc Différence, il n'y a pas de Même, ou bien il n'y a que du Même. Dans la durée, le Même est toujours Autre, c'est toujours, au cœur même de la répétition, la venue de l'inconnu.

Le temps blanchotien ne l'approcherait-on que par une rhétorique voisine de la théologie négative ? Il n'est ni assimilable, ni figé, il ne peut faire l'objet d'une description, il n'est pas non plus l'objet d'une quête, ni d'un éternel présent extatique. Le temps blanchotien se joue de l'infime ; quand l'événement survient, je ne suis déjà plus là pour le vivre, le présent est, comme toujours déjà passé. La venue de l'événement nous dérange à un point tel qu'elle modifie le temps lui-même. Ce qui est venu, viendra, reviendra méconnaissable, comme si la répétition elle-même échappait.

Le temps de " l'absence de temps ", le temps de l'écriture fragmentaire échappe à toute appréhension ; un présent sans présence, un passé plus présent que le présent lui-même, un futur mais alors sans avenir, appartenant déjà au passé. Avec Blanchot, nous approchons cette vérité difficilement intelligible et conceptualisable : il y a plus d'un temps. Qu'est-ce qui se retire dans le " temps de l'absence de temps " ? Le présent, " la possibilité d'une présence<sup>10</sup> " écrit-il dans *Le Pas au-delà*. Du présent ne demeurerait rien d'autre que l'éternel retour du passé, un passé " effroyablement ancien " répète-t-il dans *L'Écriture du désastre*, un passé immémorial. Comme l'écrivait Lévinas : " Les grandes " expériences " de notre vie n'ont jamais été à proprement parler vécues. "<sup>11</sup> Le temps à l'œuvre chez Blanchot est un temps aporétique. La radicale étrangeté de son absence gît peut-être dans la surabondance même du temps ; l'absence de temps, n'est-ce pas, dans un

---

<sup>10</sup> *Le Pas au-delà*, p. 27

<sup>11</sup> E. Lévinas, *En découvrant l'existence avec Husserl et Heidegger*, édition Vrin, 1982, p. 211

certain sens, la coexistence inouïe dans le même instant, du passé, du présent et du futur mais tels que nous venons de les définir plus haut. Rappelons-nous dans *L'Attente l'oubli* : " Cette surabondance du temps qui manque, ce manque surabondant du temps. " (p. 95). Toujours la réitération de certaines figures rhétoriques, que ce soit le chiasme, ici, ou ailleurs, l'oxymore ou le paradoxe, toutes ces figures nous conduisent vers un autre univers, nous forcent à voir l'irreprésentable, nous conduisent vers un temps imaginaire, un temps qui n'est pas de ce monde, un temps réservé au seul lieu de l'écriture.

Le temps de " l'absence de temps " serait-il un oxymore de plus dans l'œuvre de Blanchot ou bien recèle-t-il une vérité scripturaire, voire ontologique ? Quel est donc ce temps de l'écriture où le temps n'a plus lieu ? Vers quelle opacité de la temporalité nous conduit cette pensée ?

Si le temps s'inscrit dans la durée et peut, artificiellement se dire dans les termes de passé, présent, futur, et si comme le dit la parole populaire " le temps passe ", l'écriture serait-elle ce moment, cet événement où le temps s'interrompt, interrompant l'interruption elle-même.

D'où le privilège accordé à l'écriture fragmentaire : interruption, brisure de l'espace et paradoxalement, temps de la répétition, du ressassement, écriture circulaire, retournant à son origine comme si, d'une certaine manière, rien n'avait eu lieu que ces paroles échappées, anonymes et bruissantes.

La parole fragmentaire est toujours d'une certaine manière la voix du dernier homme, parole eschatologique, voix prophétisant pour et dans " l'absence de temps ".

Que penser de la différence du temps, des temps quand par exemple l'auteur publie, ce qui est désigné par l'éditeur comme " une nouvelle version " du *Dernier homme* alors que pas un mot ne la distingue de la version précédente, ou plutôt si, un mot, l'unique mot " Récit " qui figurait sur la couverture de la première version a été biffé pour la nouvelle édition. Il y aurait sans doute une analyse très précise à faire de la réécriture des articles de Blanchot publiés initialement en revues puis dans des livres, notamment au sujet des titres, voir de quelle manière là aussi le temps travaille l'œuvre de l'intérieur. Mais cette analyse des variantes, des changements parfois infimes dans la répétition d'un texte serait évidemment aussi à tenter pour les récits. Jacques Derrida l'a déjà magistralement fait

pour le titre de *La Folie du jour*<sup>12</sup>, de même Pierre Madaule<sup>13</sup> pour les deux dernières pages exclues lors de la réédition de *L'Arrêt de mort*. On pourrait aussi s'interroger sur la republication de *Thomas l'Obscur*, " nouvelle version ", comme si Blanchot avait réécrit Thomas en puisant des chapitres, les extrayant de la première version. Sans parler de fragmentation des œuvres narratives, on peut au moins se risquer à parler de brisure, de suspension, d'interruption, comme si, pratiquement depuis la naissance de l'œuvre, l'effacement, la disparition travaillaient l'œuvre non seulement dans sa thématique, mais dans sa texture même. Le feu est à l'œuvre.

La préoccupation, disons " théorique " pour aller vite, de l'écriture fragmentaire ne date pas de *L'Entretien Infini*, auparavant Blanchot s'est interrogé à plusieurs reprises sur l'écriture fragmentaire ; citons, sans que cette liste soit exhaustive les noms de Pascal, de Joubert, des Romantiques allemands, de Valéry, de Kafka, de Char, de Jabès, de Nietzsche. Quoi qu'il en soit, si le mot fragment est utilisé ici où là — quoiqu'en réalité très rarement — dans certains des articles concernant les œuvres que nous venons d'évoquer, aucune des études ne constitue en soi une analyse de l'écriture fragmentaire, pour cela il faut attendre *L'Entretien Infini*. En relisant pour cette communication *L'Entretien Infini*, je me rends compte avec un certain étonnement qu'en réalité il est peu question de l'écriture fragmentaire en tant que telle, même si des termes comme " entretien ", " parole plurielle ", ne sont pas étrangers à la problématique du fragmentaire. Mais somme toute, les mots de " fragment ", " fragmentaire " sont rares, d'autant plus si l'on songe que la troisième et dernière partie de l'œuvre s'intitule " L'Absence de Livre<sup>14</sup> " et que surtout elle est sous-titrée : " ( le neutre le fragmentaire »).

Au seuil du livre, l'écriture fragmentaire est placée sous le signe de la fatigue. C'est le sujet du long dialogue écrit fragmentairement et en italiques auquel est convié le lecteur. Nous n'avons pas le temps de nous attarder sur ce texte liminaire, gardons pourtant en

---

<sup>12</sup> Jacques Derrida, *Parages*, édition Galilée, 1986

<sup>13</sup> Pierre Madaule, *Une tâche sérieuse ?*, édition Gallimard, 1973

<sup>14</sup> Il est question de fragment et d'écriture fragmentaire dans les chapitres : " Parole de fragment " (pp.450-455) sur René Char in *L'Endurance de la pensée, pour saluer Jean Beaufret*, Plon, 1968, " Ars Nova " (pp. 506-515) sur Thomas Mann, NRF n° 125, mai 1963 et enfin dans "L'Athenaeum" (pp. 515-527) sur le romantisme allemand, à l'origine dans NRF n°140, août 1964.

mémoire que le temps de l'écriture fragmentaire est celui de la fatigue, de l'exténuation, de l'épuisement du corps et de la raréfaction de la parole. Dans le cadre de cet entretien entre deux voix imaginaires, c'est un peu comme si les dialogues du *Dernier homme* se prolongeaient. Dans la fatigue du *Dernier homme* comme dans celle de ces deux voix de *L'Entretien Infini*, le temps de " l'absence de temps " s'éprouve comme un excès de fatigue, une fatigue qui ne peut conduire à aucun repos, une fatigue si puissante qu'elle est veille, elle est vigilance, insomnie. Le blanc du fragment semble rendre compte de cet épuisement, comme une respiration douloureuse, comme la nécessité de reprendre son souffle :

" Telle est la situation : il a perdu le pouvoir de s'exprimer d'une manière continue, comme il faut, soit qu'on veuille satisfaire à la cohérence d'un discours logique par l'enchaînement de ce temps intemporel qui est celui d'une raison au travail, cherchant l'identité et l'unité, soit qu'on obéisse au mouvement ininterrompu de l'écriture. " (EI, XXII).

Si la fatigue est une perte de pouvoir sur soi, sur le monde, une modalité de la " passivité plus passive que toute passivité " pour reprendre la formule de Lévinas, la fatigue est aussi le temps de l'écriture, le temps circulaire du repliement sur soi. Dans l'écriture de la fatigue, je n'appréhende pas le monde, le monde vient à moi, j'accueille son bruissement, loin du temps mondain, du temps politique de l'agitation, j'écris le murmure du Dehors. Je n'ai plus le temps, — je n'ai que le temps.

Mais poursuivons notre trop rapide parcours de *L'Entretien Infini* pour nous arrêter sur l'article le plus long de tout le recueil (57 pages) qui propose une longue réflexion sur l'écriture fragmentaire de Nietzsche<sup>15</sup> qui sera reprise dans *Le Pas au-delà*. Il s'agit de l'article qui s'intitule " Nietzsche et l'écriture fragmentaire ". Dans ce texte, je ne retiendrai que trois points qui me semblent essentiels pour définir l'écriture fragmentaire selon Blanchot. Premier point, l'écriture fragmentaire ne s'oppose pas à la continuité, le fragment n'est pas l'interruption du tout, il n'est pas le morcellement d'un ensemble réel ou imaginaire, pour Blanchot le fragment n'est pas le reste ou la trace ultime d'un tout

---

<sup>15</sup> " Nietzsche et le nihilisme " *L'Entretien Infini*, pp. 250-254, particulièrement la troisième et dernière partie : " Nietzsche et l'écriture fragmentaire " qui compte près de trente pages. Ce dernier texte a d'abord été publié dans la Nouvelle Revue Française dans les n°166, décembre 1966 et 169, janvier 1967.

brisé, le fragmentaire est un " langage autre<sup>16</sup> " qui ne se définit pas par rapport à la totalité, en cela il est bien une forme (voire une force) subversive. Qualifier le fragmentaire, c'est faire l'effort de penser cette écriture sans se référer à l'Un. Deuxième point important, l'exigence fragmentaire est liée à une certaine représentation du temps, celle de l'Éternel retour : " L'éternel retour dit le temps comme éternelle répétition et la parole de fragment répète cette répétition en la destituant de toute éternité. <sup>17</sup>" C'est peut-être en ligaturant le fragmentaire à la question du temps que le fragment peut justement se définir en dehors de toute continuité. Le fragment ouvre la parole à une autre temporalité, qui déroge à la loi de la continuité, qu'elle soit discursive ou narrative ; dans l'exigence fragmentaire le temps se ramasse sur lui-même. Le troisième point essentiel que Blanchot expose, c'est la présence du N(n)eutre<sup>18</sup> dans l'écriture fragmentaire<sup>19</sup>.

A peine évoqué dans le texte sur Nietzsche, Blanchot y revient dans deux textes sur René Char : " René Char et la pensée du neutre " (EI, pp. 439-450) et " Parole de fragment " (EI, pp. 451-458). L'écriture fragmentaire est ce qui fait entendre le neutre. Qu'est-ce à dire ? Là encore la définition du neutre ne peut-être que négative, en creux, le neutre ce n'est pas ... ce n'est ni... ni... Ce n'est ni une affirmation, ni une négation, ce n'est ni une parole subjective, ni une parole objective, ni une présence, ni une absence. La parole neutre est peut-être le long et lent travail du négatif en toute chose, à condition que ce négatif lui-même ne décide rien, n'affirme rien. Le neutre aurait-il quelque sympathie avec le Dieu d'Isaac Louria qui ne donne qu'en se retirant ? L'approche du neutre n'est pas conceptualisable, elle est davantage une expérience à la fois scripturaire et phénoménologique. Le neutre appartient au langage, mais il n'est pas une catégorie grammaticale, il appartient à l'acte énonciatif mais il n'est ni un dire, ni un faire, le neutre n'est pas performatif, il est sans pouvoir, ce qu'il promet, il ne l'accomplit pas et ainsi il désoriente, déstabilise la parole et la pensée.

---

<sup>16</sup> *L'Entretien Infini*, p. 235

<sup>17</sup> id. p. 238

<sup>18</sup> Il n'est pas inintéressant d'observer les moments où Blanchot utilise la majuscule ou la minuscule.

<sup>19</sup> Ce " concept " a été longuement commenté dans de nombreuses analyses sur l'œuvre de Blanchot en éclipsant, je crois, mais ce serait un autre débat, ce qu'il en est du religieux chez Blanchot, pour faire court, de la scène idolâtrique de la fin de *Thomas l'Obscur* aux textes sur la Bible écrits dans la trace de la philosophie de Lévinas.

" Neutre serait l'acte littéraire qui n'est ni d'affirmation, ni de négation et (en un premier temps) libère le sens comme fantôme, hantise, simulacre de sens, comme si le propre de la littérature était d'être spectrale, non pas hantée d'elle-même, mais parce qu'elle porterait ce préalable de tout sens qui serait sa hantise, ou plus facilement parce qu'elle se réduirait à ne s'occuper de rien d'autre qu'à simuler la réduction de la réduction, que celle-ci soit ou non phénoménologique et ainsi, loin de l'annuler (même s'il lui arrive d'en donner l'apparence), l'accroissant, selon l'interminable, de tout ce qui la creuse et la rompt. " (EI, pp. 448-449).

*L'Entretien Infini*, cette " Somme " est bien le moment où l'écriture de Blanchot change de temps, de ton, de cap, elle paraît même s'écarter de plus en plus de la critique littéraire au profit du Logos philosophique.

*L'Entretien Infini*, marque doublement le temps blanchotien, il est à la fois l'adieu à une certaine écriture, celle de la critique, de l'écriture de la maîtrise, mais il est aussi l'aurore d'une nouvelle écriture, plurielle, polyphonique, fragmentaire. Après *L'Entretien Infini*, l'écriture critique de Blanchot se raréfie, il ne commentera plus, à quelques textes près, que les œuvres de ses amis (Des Forêts, Derrida, Lévinas, Celan...). Le temps manque, le souffle manque et sans entrer dans des détails par trop biographiques, l'écriture fragmentaire est sans doute aussi une écriture malade.

*Le Pas au-delà* paraît en 1973 et *L'Écriture du désastre* en 1980, ce sont les deux derniers grands livres de Blanchot au moins par leur volume.

Avant d'en venir à ces deux œuvres, je voudrais citer un passage de *L'Attente l'oubli*, le seul dans lequel se trouve l'expression " l'absence de temps ".

C'est l'attente, lorsque le temps est toujours de trop et que toutefois le temps manque au temps. Ce manque surabondant du temps est la durée de l'attente.

Dans l'attente, le temps qui lui permet d'attendre se perd pour mieux répondre à l'attente.

L'attente qui a lieu dans le temps ouvre le temps à l'absence de temps où il n'y a pas lieu d'attendre.

C'est l'absence de temps qui le laisse attendre.

C'est le temps qui lui donne quelque chose à attendre.

Dans l'attente règne l'absence de temps où attendre est l'impossibilité d'attendre.

Le temps rend possible l'impossible attente où s'affirme la pression de l'absence de temps.

Dans le temps, l'attente prend fin, sans qu'il soit mis fin à l'attente.

Il sait que, lorsque le temps prend fin, se dissipe aussi ou se dérobe l'absence de temps. Mais, dans l'attente, si le temps lui donne toujours quelque chose à attendre, fût-ce sa propre fin ou la fin des choses, il est déjà destiné à l'absence de temps qui a toujours dégagé l'attente de cette fin et de toute fin. (AO, p. 98-101)

L'écriture fragmentaire est bien l'écriture de la répétition, de la variation, peut-être un art de la fugue. Le narrateur joue tout autant avec l'épanorthose que le paradoxe, et nous retrouvons ici les attributs du neutre. Souvenons-nous pour la suite que Blanchot définit, ou plutôt se rapproche par cercles concentriques de l'idée d'absence de temps en l'associant à l'attente. C'est grâce à l'attente que le sujet peut faire l'expérience d'un temps où rien ne passe, on pourrait donc penser que l'attente n'est pas le temps de l'absence de temps, mais le temps de la surabondance de temps, le moment où j'attends, le temps s'immobilise. Dans l'attente, pas d'horizon pour le sujet, l'attente est le temps de l'insomnie, elle est aussi celui de la souffrance. Dans la douleur le temps ne passe pas, il n'ouvre pas à un futur qui serait promesse de consolation. L'attente est l'épreuve du temps.

Si l'écriture fragmentaire est le lieu privilégié pour faire entendre ce qu'il en est de l'attente c'est bien parce qu'elle peut interrompre la durée par la répétition. Dans le ressassement des voix de *L'Attente l'oubli*, dans ces questions qui ne trouvent pas de réponse parce que toujours différées, toujours déportées vers l'ailleurs, ces voix, pouvaient-elles partager autre chose que le silence incarné par les blancs de l'espace fragmentaire ? Quelques lignes adressées à son traducteur japonais à propos de *L'Attente l'oubli* sont très éclairantes, quant à la nécessité pour Blanchot de recourir à l'écriture fragmentaire :

" Supposons qu'à un auteur habitué à la continuité heureuse (ou malheureuse) de la narration se soit imposée la nécessité d'écrire, parfois presque simultanément, des phrases séparées, brèves, fermées, refusant de se poursuivre et restant comme dressées dans le vide, rigides, butées et immobiles. Cette simultanéité de phrases à distance les unes des autres ne peut d'abord être accueillie que comme un trait inquiétant puisqu'elle signifie une certaine rupture des liaisons intérieures. Cependant, à la longue et après des tentatives pour unifier brutalement, par une contrainte extérieure, ce qui est épars, il apparaît que cette dispersion a aussi sa cohérence et que même elle répond à une exigence

obstinée, voire unique, tendant à l'affirmation d'un rapport nouveau, celui-là qui est peut-être en jeu dans les mots juxtaposés qui donnent leur titre au récit.<sup>20</sup> "

On voit que, paradoxalement, l'écriture fragmentaire échoue là même où elle se voudrait la plus revendicative, c'est-à-dire dans son souci d'écarter toute tentative d'unité. Il faudra attendre les deux œuvres suivantes pour que Blanchot écarte ce souci d'unité des fragments, mais dans *L'Attente l'oubli*, c'est encore la loi du récit qui règne et qui détermine les enchaînements des fragments, d'une certaine manière cette œuvre n'obéit donc pas à l'exigence fragmentaire. *L'Attente l'oubli* hésite encore entre récit, échanges de paroles et commentaires, cette œuvre signe l'abandon définitif de toute fiction, exception faite de *L'instant de ma mort*<sup>21</sup>.

L'écriture fragmentaire, voix déléguée au désastre réitère la dernière parole du *Très-Haut*, quand le narrateur prononce ses derniers mots : " Maintenant, la fin ", écriture eschatologique mais qui ne prophétise pas, écriture de la fin mais qui ne s'interrompt pas.

Poursuivons notre traversée du temps avec *Le Pas au-delà* et *L'Écriture du désastre*. Si l'on procède à une indexation lexicologique de ces deux œuvres, on observe que parmi les substantifs, le plus fréquent est le mot " temps ", suivi par le mot " mort ". C'est dire si la question du temps qui travaillait l'écriture de Blanchot, particulièrement depuis *Au moment voulu*, devient dans ces deux textes, une véritable hantise. Et pourtant ni le premier livre, ni le second ne sont des traités philosophiques sur le temps (malgré les nombreuses nouvelles références à Nietzsche, mais aussi à Heidegger), on peut même avancer qu'ils ne développent pas une théorie du temps ; l'écriture de Blanchot n'est pas dogmatique, elle questionne, elle se questionne. Le fragment exprime, sollicite l'inconnu en le laissant inconnu, il n'affirme que sa présence et renonce à toute forme de pouvoir.

Même si l'on peut isoler des groupes de fragments qui appartiennent à une certaine thématique (l'anonymat, Lévinas, le désastre, les camps, etc.) les fragments ne s'opposent pas, mais se juxtaposent, se dérobent à la simultanéité comme à la succession dans une expérience non dialectique de la parole mais qui n'exclut pas non plus la dialectique. Le fragment parle comme en dehors du temps, de la linéarité, il brise en silence l'unité et la continuité du logos. La rupture, qui caractérise les œuvres fragmentaires, ne forme en rien,

---

<sup>20</sup> Exercices de la patience, Blanchot, n°2 hiver 1981, p. 106

un phénomène simple : les premiers et les derniers mots des fragments ne signalent jamais une ouverture et une clôture fixer une fois pour toute, mais au contraire, l'impossibilité d'établir un véritable commencement de l'écriture. Entre l'espace blanc des vides et l'espace noir de l'écriture, l'écriture a déjà commencé, le premier fragment n'est jamais le premier comme s'il faisait déjà écho, trace, à ce que Blanchot nomme " l'effroyablement ancien ".

Chaque fragment figure une totalité, mais cette totalité porte en elle l'absence même du tout dont elle forme néanmoins une entité achevée. Aucun fragment ne se suffit donc à lui-même, et chacun porte au contraire en lui ce qui l'attire vers son recommencement, son infinie répétition. Chaque fragment reflète et constitue donc à la fois un tout fini, et l'absence de totalité.

Le titre du *Pas au-delà*, révèle bien la transgression opérée par Blanchot. La traversée du vide qui sépare le passé de l'avenir, le passage à travers le présent qui s'énonce sous la forme de " je meurs ". Le pas au-delà est bien le pas vers la mort, pas transgressif, puis qu'il est " interdit de mourir au présent " (PAD, p. 147). Le pas au-delà qui devait aboutir à la coïncidence de l'écrivain avec le présent, au contraire l'en éloigne. " Temps, temps : le pas au-delà qui ne s'accomplit pas dans le temps conduirait hors du temps, sans que ce dehors fût intemporel, mais là où le temps tomberait, chute fragile, selon ce " hors temps dans le temps " vers lequel écrire nous attirerait, s'il nous était permis, disparus de nous, d'écrire sous le secret de la peur ancienne. " (PAD, p. 8). Cette " chute " dans le temps, laisse la place au neutre. Celui-ci deviendra encore plus présent sous la forme du désastre. Le neutre serait donc le vacillement, le désastre silencieux, la rumeur du monde qui par un lent travail de passivité et de patience nous ouvrirait la voie d'une approche autre du langage, de la littérature, du temps et du sujet.

Ce que *Le Pas au-delà* affirme aussi d'important, c'est la différenciation entre le fragment et l'exigence fragmentaire. Cette distinction est essentielle pour la problématique qui nous occupe, celle du temps. En effet, il ne suffit pas pour Blanchot d'écrire des fragments pour répondre à l'exigence fragmentaire. C'est ainsi que le fragmentaire ne peut être une réalité, il doit se contenter d'être une exigence. Le fragmentaire ne peut advenir qu'à l'unique

---

<sup>21</sup> M. Blanchot, *L'instant de ma mort*, édition Fata Morgana, 1994.

condition que " tout a été dit ", le fragmentaire est donc bien une écriture de la fin, à la fois testimoniale et testamentaire.

Cette exigence comme écriture de la fin trouve sa figure dans le dés-astre. L'étrange double génitif du titre, *L'Écriture du désastre* — quelqu'un écrit le désastre, ou bien le désastre écrit —, autorise à penser le désastre comme cet autrui à travers qui le désastre s'écrit, celui que l'écrivain devient par l'écriture.

La grande difficulté à laquelle nous sommes conviés quand nous lisons Blanchot c'est d'avoir affaire à une écriture qui est une longue entreprise de déconstruction, voire de destruction, le temps de l'écriture est le temps où le réel est défait. Mais paradoxalement peut-être, l'écriture fragmentaire est aussi le temps, le lieu de l'impossible conjonction entre la parole critique, discursive et le récit. Le temps de l'absence ouvre sur un lieu, un espace dans lequel les deux formes d'écriture de Blanchot peuvent coexister, sans que l'une prenne le pas sur l'autre.

L'écriture fragmentaire serait le risque même. Elle ne renvoie pas à une théorie, elle ne donne pas lieu à une pratique qui serait définie par l'interruption. Interrompue, elle se poursuit. S'interrogeant, elle ne s'arroge pas la question, mais la suspend (sans la maintenir) en non-réponse. Si elle prétend n'avoir son temps que lorsque le tout - au moins idéalement - se serait accompli, c'est donc que ce temps n'est jamais sûr, absence de temps en un sens non privatif, antérieure à tout passé-présent, comme postérieure à toute possibilité d'une présence à venir. (ED, p. 98)

L'écriture fragmentaire suspend et prolonge le sens dans le " risque ", elle ne renvoie ni à une théorie, ni à une pratique, suspend sa question dans l'attente d'une réponse qui n'est à proprement parlée jamais à venir, impossibilité réalisée d'un Dire qui garde la trace du déjà Dit. Le temps de " l'absence de temps ", loin de nous dessaisir de toute temporalité, semble au contraire nous inviter à une surabondance de temps. L'écriture fragmentaire révèle ce paradoxe, c'est par la réitération qu'elle rétablit le continu au sein même du discontinu. C'est paradoxalement quand elle est dans la répétition, dans le présent qui n'en finit pas que le fragment est au plus près de l'exigence fragmentaire.

Le temps de " l'absence de temps ", temps de l'écriture, est une achronie qui nous impose un face-à-face avec une pensée inédite, inouïe, que ne cesse de dire, de dédire l'exigence fragmentaire, ce temps de l'Éternel Retour, temps nihiliste, replié sur lui-même, le temps blanchotien est un temps inadmissible, n'obéissant qu'à la seule loi de l'écriture, il rend

tout possible, l'inenvisageable devient son monde. L'absence de présent fait que les événements futurs ne peuvent advenir à la présence, ni les événements passés, revenir à la conscience, puisque sans présent toute mémoire devient impossible. Cette expérience du temps qui laisse le sujet défait témoigne que l'écriture fragmentaire est une expérience du corps, qu'elle est le temps de la fatigue et de l'attente, le temps de l'extrême passivité.

L'écriture fragmentaire de Blanchot est la mise en acte de cette impossible rencontre avec autrui (avec lui-même ?) qui est toujours déjà arrivée mais qui ne cesse d'arriver car elle n'a jamais pu avoir lieu en un temps ou en un espace qui puissent être remémorés. Rencontrer autrui, c'est rencontrer " la communauté inavouable ", la part inhumaine qu'on porte en soi et dont on se détourne, mais qu'on rencontre malgré soi dans les autres. Si le fragmentaire peut être qualifié d'entretien infini c'est parce que loin de rendre possible le partage des voix qui coexistent, il creuse la béance. Si Blanchot s'engage bien dans la trace laissée par Lévinas pour penser l'altérité comme absolument autre, il est encore plus radical que son ami ; le tout autre est l'inconnu et c'est à peine si nous pouvons partager cette solitude.

" Depuis que le silence imminent du désastre immémorial l'avait fait, anonyme et sans moi, se perdre dans l'autre nuit où précisément la nuit oppressante, vide, à jamais dispersée, morcelée, étrangère, le séparait et le séparait pour que le rapport avec l'autre l'assiégeât de son absence, de son infini lointain, il fallait que la passion de la patience, la passivité d'un temps sans présent — absent, l'absence de temps — fût sa seule identité, restreinte à une singularité exemplaire. " (ED, p. 29)

L'œuvre fragmentaire ne se réduit pas à un singulier geste d'écriture, par là, elle crée un nouveau lecteur, qui ne cesse de se perdre, de rechercher la perte, susceptible de hanter et d'être hanté par l'irrévocabilité du Neutre.

Il faudrait sans doute pour finir mais je n'ouvre là qu'une discrète parenthèse, remettre en cause ce nihilisme du temps blanchotien. Les derniers textes de Blanchot laissent en effet entrevoir une flexion importante, le temps de " l'absence de temps ", n'est-il pas aussi comme le sous-entendent discrètement mais réellement les derniers textes de Blanchot — qui eux ne sont pas fragmentaires, textes épars et rares il est vrai —, n'est-il pas donc ce temps de " l'absence de temps ", le temps messianique ? Un des derniers fragments de *L'Écriture du désastre* le suggère peut-être.

**Eric Hoppenot, IUFM de PARIS**

In *L'Écriture fragmentaire : théories et pratiques*

Actes du 1er Colloque International du Groupe de Recherche sur les Écritures Subversives

Barcelone, 21-23 juin 2001

Textes réunis et présentés par Ricard RIPOLL

Editions Presses Universitaires de Perpignan, 2002, 363 p.